

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 70 (1961)
Heft: 4

Artikel: En Grèce avec la Croix-Rouge suisse [suite]
Autor: Bura, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-683394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EN GRÈCE AVEC LA CROIX-ROUGE SUISSE (II)

Un reportage de G. Bura

Vers le Nord

L'autobus quitte Athènes alors que la ville à peine s'éveille. Cahotant, louvoyant pour éviter les ornières, il emporte ses sept voyageurs vers le Nord, à l'autre bout du pays. Le chauffeur paraît regretter de devoir couvrir six cents kilomètres pour un nombre si infime de passagers. Mais le fait qu'une étrangère se trouve parmi ces derniers le ragaillardit. Il va conduire comme un dieu, éviter les secousses et montrer de quoi est capable un Grec au volant... Relevons qu'une étrangère voyageant dans un autobus grec qui n'est point touristique est un fait digne de figurer aux annales des auto-

Douze heures de secousses...

Douze heures de secousses pour traverser le pays, pour se rendre de la douce Attique, peinte tout en bleu, dans la plus rude Macédoine.

Nous longeons l'ancienne voie sacrée qui mène à Eleusis et qu'empruntaient jadis les pèlerins se rendant aux Mystères. Voici le lac où ils se purifiaient avant d'arriver aux lieux saints. A quelques kilomètres, se dressent aujourd'hui les cheminées de la raffinerie de pétrole d'Eleusis, qui n'est plus qu'une bourgade industrielle. De la plus haute s'échappe une flamme, étrange flambeau qui brûle jour et nuit. Et nous quittons la



Tout le jour, les enfants piquent les feuilles de tabac sur de longs fils...

(Photo G. Bura)

bus! Entre nous soit dit, il n'est guère que les déléguées de la Croix-Rouge suisse qui empruntent ce moyen de transport malcommode, fatigant, mais en revanche bon marché. Aussi la soigne-t-on l'étrangère, lui réservant la meilleure place, le siège numéro 4 — le seul d'où l'on puisse allonger les jambes —, lui attachant ses colis avec un soin particulier, baissant ou remontant les glaces à son gré. C'est qu'en Grèce aussi elle est à plaindre oh! combien, la pauvre créature féminine contrainte de voyager seule et que suivront des regards de pitié intense à chaque escale: celle du premier café, puis celle du deuxième café, celle des brochettes d'abattis d'agneau, que l'on mange vers les dix heures pour trente centimes la brochette, pain compris! — puis celle du dîner, celle de la pastèque, celle enfin du dernier verre d'eau.

mer tandis que, derrière nous, décroît puis s'efface la haie des cheminées, colonnes des Temples des dieux modernes.

Les lauriers roses qui masquent le temple de Daphné sont gris de poussière, comme sont gris aussi les pins, les cyprès, les oliviers, la triade des forêts helléniques.

Nous entrons en Béotie. Chaude, capiteuse Béotie, large vallée d'or dont les champs de blé qui s'allongent à l'infini conservent toute la lumière scolaire. L'air est léger, si léger. Comment donc pouvait-on être Béotien? Ici le carrefour où se joua le drame d'Œdipe — parfois quelques chars y passent encore. Et voici Thèbes qui n'a plus d'autres vestiges que son nom, les ruines d'une tour, une acropole plantée de cyprès. Pour le reste, une petite ville de province parmi cent autres. A quelques kilomètres, parmi les plantations de coton, nous allons

rencontrer le Sphinx. Ce tas de pierres à côté d'un étang, c'est là la sphinge: « la chienne qui aboyait ». Passez tranquille, voyageuse, elle s'est tue désormais. Vivant, lui, un cheval blanc et superbe, broute aux alentours, dans les chaumes.

Maintenant s'annonce l'immense plaine de Thessalie, le grenier de la Grèce, faite d'étendues de champs, de vergers, où l'argent des oliviers peu à peu remplace les ors des blés.

À notre gauche se dresse le mont Parnasse, habitat d'Apollon et des muses, et maintenant la route va s'élever vers les premières montagnes, en direction de Lauria, puis de Larissa, la capitale thessalienne.

Nous pénétrons en Grèce septentrionale. A nouveau des champs de blé, dans lesquels glanent quelques femmes.

Le sommet de l'Olympe apparaît un instant, annonçant la Macédoine. Au XIX^e siècle encore, c'est ici que passait la frontière qui séparait la Grèce de la Turquie.

Voici les premiers maïs, les premiers plants de tabac, les premiers villages couleur de terre cuite.

Plus de ruines doriques, ioniennes, corinthiennes, plus de vestiges d'oracles et de survivances mythologiques. Seuls les souvenirs de l'occupation turque qui s'étendit sur quatre siècles et ne prit définitivement fin qu'en 1912.

Et, avec une heure d'avance sur le programme, nous arrivons à Kozani, à la grande fierté de notre chauffeur.

Kozani, où la Croix-Rouge suisse...

Mais pourquoi nous arrêter à Kozani, parler de Kozani? Quelle importance peut donc avoir, après Eleusis, Thèbe et l'Olympe, cette petite ville de 22 000 habitants dont ceux « du sud » se moquent un peu la

dénommant « la patrie des pastèques, là-bas, derrière la lune »? C'est que Kozani, chef-lieu de canton, est le phare d'où la Croix-Rouge suisse, depuis cinq ans, apporte son aide aux villages d'alentours, à ces innombrables villages qui furent détruits pendant la guerre civile, la guérilla des partisans qui ne prit fin qu'en 1950, il y a à peine dix ans.

Trois cent seize villages, dont certains portent des noms de rêve: Les Naïades — parce que sis aux abords d'un fleuve — Les Rochers, qui soupirent, parce que surplombé par deux grosses pierres, dans le temps port-teuses, dit-on, de maléfices, La Cigogne, L'Etoile du Matin, La Vieille..., La Bonne Eau.

Malgré leurs noms de rêve, ces trois cent seize villages furent anéantis aux quatre cinquièmes au cours des combats; il en est peu où la Croix-Rouge suisse n'ait, ces cinq dernières années, apporté son aide. Visant en premier lieu à secourir l'enfance nécessiteuse et à lutter contre la tuberculose, elle participe à la construction ou à la réfection de maisons, distribue des chèvres, des vêtements, des vivres. Depuis un an, elle a ajouté à son programme la remise de secours en nature à des vieillards isolés indigents. L'on nous a fait voir une carte de la Grèce établie à l'issue de la guerre, semée de cercles: rouges ils représentaient les villages qui furent complètement brûlés, rouges et blancs ceux qui ne le furent qu'en partie. La Macédoine est couverte de cercles rouges dans sa presque totalité. C'est pour cela que la Croix-Rouge suisse, limitée dans ses moyens financiers, décida que son phare éclairerait tout d'abord cette région du pays plutôt qu'une autre.

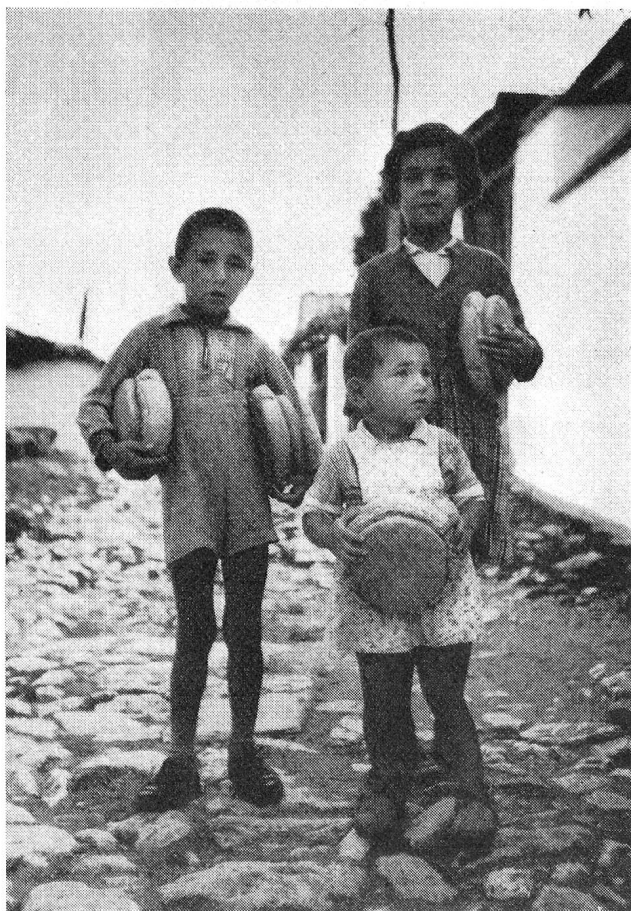
Après dix ans

Mais dix années ont passé et les villages, petit à petit, se sont reconstruits. Les progrès réalisés depuis trois ans sont évidents. Non seulement les habitations, mais les champs également sont remis en état, produisant à nouveau céréales et tabac. Des forêts anéanties sont reboisées. L'Etat dépense des millions de drachmes pour fournir en eau chaque commune. Mais ces très grands progrès sont dus aussi à l'œuvre commune, aux efforts conjoints des habitants soutenus et encouragés par l'aide qui leur est apportée de l'extérieur. Une œuvre positive, réjouissante dans ses effets mais qui cependant n'est pas terminée encore. Que de villages qui sont demeurés peuplés presque exclusivement de femmes et d'enfants — dont certains sont maintenant des adolescents — après qu'eurent été tués, en mesure de représailles, tous les hommes et les garçons dès l'âge de dix ans; que de misères encore, de foyers de tuberculose, de taudis malsains.

Jour de marché à Kozani

C'est samedi, jour de marché à Kozani. Tous les environs se pressent sur les places, dans les rues. On vient de loin et 30, 40 ou 50 kilomètres ne rebutent pas, et l'on cherche « la Suisse » dont la nouvelle de l'arrivée, il y a tout juste deux mois, s'est propagée partout à la ronde avec une rapidité inouïe.

On lui adresse les demandes les plus invraisemblables. De quoi ne sont-ils pas capables ces « Helvètes »? Leur pays est petit, mais leur cœur grand, on le sait! Celle-ci veut une machine à coudre, cette autre une écurie pour sa vache. Si la remise de la machine peut être envisagée, puisque notre programme en prévoit la distribution, la construction de l'écurie, en revanche, dépasse nos possibilités:



Une petite famille...

(Photo E. Ællig)

Mais puisque vous construisez des maisons...
 — Une écurie n'est pas une maison!
 — C'est la maison de ma vache
 — Alors disons que notre aide se limite aux gens.
 — Mais en aidant ma vache, vous m'aidez.

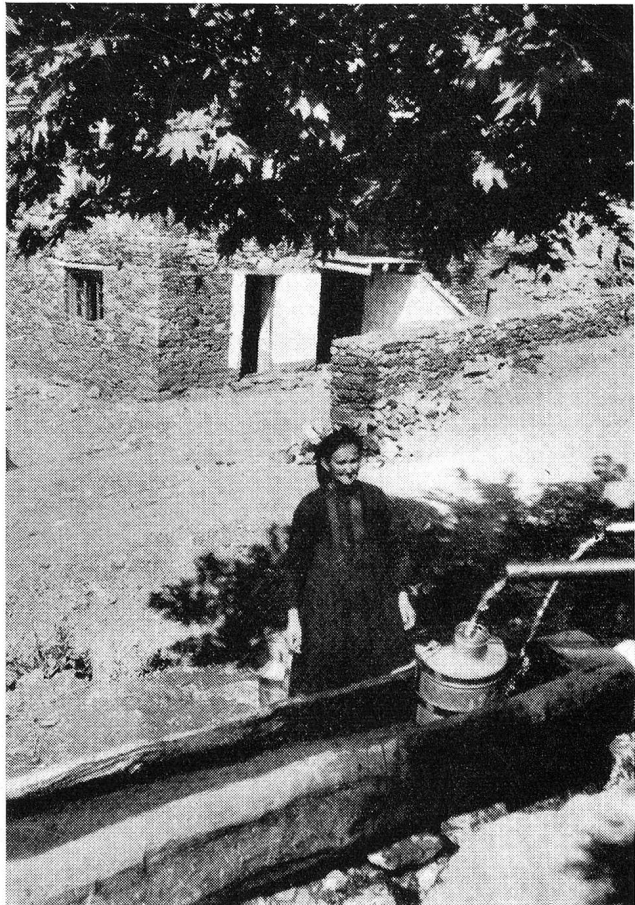
Ah! sont-ils parfois têtus les paysans macédoniens! Certains, tout simplement, viennent nous demander « à manger ». A manger parce que le père est à l'hôpital depuis trois mois et que le coffre à provisions est vide, désespérément vide. Celui-ci qui ose à peine parler, qui se fait bousculer par les autres, est le cantonier municipal. Il se gêne, car lui a un emploi fixe et un salaire mensuel régulier de 1200 drachmes (l'équivalent de 160 francs suisses). Avec cette somme, il doit faire vivre neuf personnes: cinq enfants et ses parents, sa femme et lui. Voilà trois ans qu'il rôde autour des « Suissesses » sans oser les aborder. Mais aujourd'hui, au comble du désespoir, enfin il ose. Il se sait malade: tuberculose, cancer? « *Le médecin n'a rien dit de précis, il a parlé des nerfs.* » Trois de ses enfants sont sous surveillance du dispensaire. Que deviendront ces huit personnes dont il a la charge si lui, le chef de famille, ne peut plus travailler? La « Suissesse » promet de se rendre chez eux. Mais une petite, toute petite bonne femme la tire par la manche, en pleine rue, et la coince entre une corbeille de pastèques aussi vertes que grosses et une cage emplies de poules caquetantes. Elle est venue de très loin, d'un autre « Nomos » — canton. — Son mari est atteint de tuberculose. Il est au sanatorium depuis six mois. Avec ses deux enfants, elle vit dans une espèce de hutte, privée de fenêtre et dont l'entrée est un simple trou. Hélas, pour cette année, les crédits disponibles pour l'assainissement de logements sont épuisés. On ne peut rien faire pour elle. Il faut qu'elle attende l'an prochain; douze mois, c'est long quand on souffre. Elle pleure. Elle ne peut se décider à lâcher le bras de la « Providence » ni à quitter les lieux.

Ainsi, d'heure en heure, de souci en souci...

Et ils se succéderont ainsi toute la matinée. On les trouve partout, au bureau d'assistance où l'on sait que la « Suissesse » a établi son quartier général, à son hôtel, dans le bureau de l'ingénieur cantonal, lequel nous aide pour tout ce qui a trait à l'établissement de plans, de devis, de commande de matériaux et à la surveillance des travaux. Pour l'heure, il est précisément en train de calculer la somme qu'il faudra réserver pour la famille Giorgiou qui compte huit personnes vivant dans une seule pièce, chez des voisins, leur ancienne mesure étant tombée en ruines. Les hommes, le père et ses deux fils soldats ont entrepris la construction d'une nouvelle maison. Ils ont cherché les pierres au torrent, acheté le bois, et même les clous, précisent-ils, consacrant à ces achats toutes leurs pauvres économies de plusieurs années. Les murs déjà sont élevés, la maison sous toit. Mais, faute d'argent, ils ne peuvent aller de l'avant. Avec 6000 drachmes, soit 900 de nos francs, on finira les deux pièces, de sorte que la grand-mère, atteinte de tuberculose ne dormira plus avec les trois petits enfants. L'ingénieur se fait fort d'obtenir une permission de vingt jours en faveur des deux fils soldats; ainsi la maison sera prête avant l'automne prochain.

*

Les enfants ne jouent pas, dans les villages de Macédoine. Tout le jour, lorsqu'ils ne vont pas à l'école, ils gardent les bêtes, ou piquent les feuilles de tabac sur de longs fils.



L'eau, ce trésor précieux

(Photo E. Jellig)

De Saint-Dimitrios à Akrini et son âne

Aujourd'hui nous partons pour Saint-Dimitrios. Un village de 318 habitants, un village que rien ne distingue des autres. Nous avons à y visiter dix familles. Complètement brûlé entre 1944 et 1947, il est aujourd'hui en partie reconstruit. Le bois des maisons a été fourni par le gouvernement. Ensuite on a asséché un lac sis dans les environs et distribué des « morceaux » de lac — 36 000 hectares au total — aux habitants. Mais ces terrains ne sont pas productifs et lorsque l'on nous répond: « Oui, nous avons quelques champs, un « morceau de lac », nous savons d'emblée que les récoltes des intéressés sont maigres et leurs ressources minimes.

Une entrée accueillante, illuminée par des fleurs plantées dans d'anciens bidons d'huile et de benzine. Trois marches à gravir. Sur la dernière nous attendent deux moutards, le crâne rasé comme des recrues, que nous prenons d'abord pour des garçons. « Mais non, mais non ce sont des petites filles », assure la mère; elle ajoute: « Mais cette coupe de cheveux est sinon très féminine du moins si pratique! » Puis elle raconte: mariée en 1953, elle a apporté en dot les quelques milliers de drachmes (mille francs suisses), avec lesquels on a bâti la maisonnette: deux chambres et une écurie faisant également office de cuisine. L'argent, hélas, a manqué pour installer les planchers et les plafonds. Puis sont nées les deux « recrues », en 1954 et 1956. Au dernier Noël, le père est tombé malade; en janvier il est entré au sanatorium; on ne sait combien de temps il devra y rester. Sa femme et ses enfants touchent mensuellement une assistance de 278 drachmes, ce qui fait à peine 30 francs suisses.

Nous quittons Saint-Dimitrios pour un autre village, celui d'Akrini qui compte 253 foyers et 1100 âmes. Vu son éloignement, aucune « Suisse » n'y a encore passé. Aussi, à peine la nouvelle de notre arrivée est-elle connue que le président de commune, le garde-champêtre, le secrétaire communal, le pope et sa femme, l'instituteur, tous les gosses avec tous les moutons, toutes les chèvres à la suite de ces derniers arrivent en courant et gambadant. Les hommes et les femmes seront plus longs à venir, car ils sont en train de moissonner. Mais bientôt, il y aura foule sur la grand-place.

« Combien de bêtes possédez-vous ? »

— Une chèvre, dix volailles, un porc et, excusez-moi, un âne. »

pant comme berger pendant la belle saison. Le père est invalide depuis 1948, invalide de guerre, mais il ne touche pas de pension cependant, aucun témoin n'étant là quand il fut blessé. Le grand-père est paralysé lui aussi. La mère, qui n'a que 40 ans, en paraît 65 au moins. Et c'est là qu'ils vivent ? Eh ! oui, c'est là qu'ils vivent, hiver comme été, depuis des années. Ils y auraient vécu encore pendant d'autres longues années jusqu'à leur mort probablement, si nous n'étions intervenus et n'avions transformé cette pièce de terre battue en une chambre habitable.

Georges ayant encore un urgent besoin de souliers (c'est bon pour l'été d'aller nu-pieds garder son troupeau), nous avons dit à sa mère de nous envoyer le



Deux chèvres, c'est-à-dire du lait et de la laine

(Photo E. Aellig)

(— « Oh ! oui, Messieurs-Dames, excusez-moi, excusez-moi mille fois de n'être qu'un âne. Amusante, n'est-ce pas, cette habitude qu'ils ont par ici d'avoir honte de prononcer mon nom, de me nommer au nombre de leurs biens ! De la chèvre, si maigre soit-elle, du gros cochon et même des poules on parle avec respect. Mais de moi ! Et pourtant si vous saviez comme on a besoin de moi, comme je suis utile, tout ce que je fais et endure. Mais voilà, je coûte fort peu et me nourris de rien. Je vis dix-huit, vingt ans c'est selon et puis je meurs, sans m'être reposé un seul jour. C'est pour cela je pense qu'on se gêne de parler de moi. Comme c'est ingrat les hommes, vous ne trouvez pas ? Quelquefois, c'est vrai, on me prend dans la chambre commune, l'hiver par exemple, quand il fait très froid. Mais entre nous soit dit, ce n'est pas par amitié, c'est uniquement que l'on craint que je ne meure avant mon heure. Je le sais bien, allez. Excusez-moi, Messieurs-Dames et pardon de vous avoir interrompus ! »)

Les souliers de Georges

Georges est l'aîné de six enfants. Il a seize ans et c'est lui qui gagne la vie de toute la famille en s'occu-

dessin du pied droit de son enfant. Elle parut épouvantée : voudraient-elles le pied de mon fils, ces étrangères ? Mais non, elles ne paraissent pas être des sorcières ! Enfin, elle comprit. Du moins le pensions-nous. Quelques jours plus tard, en grand mystère, un messager secret nous remet une feuille de papier pliée et repliée : « De la part de la mère de Georges ». C'était bien un dessin, mais nous n'avons jamais su si celui-ci représentait les quatre sabots réunis du plus vieux bouc du troupeau, ou le pied d'un animal préhistorique. Certainement pas celui de Georges auquel, nous fiant à notre bonne étoile, nous avons fait parvenir une paire de souliers n° 42...

Maisons dans la montagne

Des villages de plaine, passons maintenant à ceux de la montagne, juchés à 1100, 1200, 1500 m d'altitude. La vie y est plus rude encore, plus difficile. Nous traversons des étendues désertiques qui, autrefois, furent des forêts. Plus de champs dorés, fraîchement moissonnés, à l'horizon, plus de plants de tabac que l'on cueille au clair de lune pendant les nuits d'août. Quelques pâturages, des troupeaux de moutons, de chèvres. Pourtant,

ici aussi, on note des progrès. Là où il y a trois ans on ne trouvait qu'un sentier de mulets, aujourd'hui nous suivons une route carrossable.

L'aide la plus urgente: les maisons. L'hiver est rude. froid à la montagne, la neige abondante. Dans cette mesure, l'humidité suinte aux murs, dans cette autre la pluie s'infiltre. Faut-il s'étonner de rencontrer tant de cas de tuberculose? Mais de ces mesures nous allons faire des maisonnettes saines et coquettes avec quelques centaines de francs seulement. Les matériaux seront là la semaine prochaine, les travaux commenceront aussitôt et avant l'automne les plafonds, les planchers, les fenêtres seront en place.

« Si tu t'engages à faire les murs de la seconde chambre dont tu as besoin, nous te la finirons. » Oh! bien sûr qu'il s'engage à les faire ces quatre murs et au besoin son cousin que voilà lui donnera un coup de main pour le mortier.

Parfois c'est le hasard, le hasard seul qui nous fait découvrir des cas de misère dont il est difficile, avec nos yeux « suisses » de s'imaginer l'acuité.

Une femme à la fontaine, puisant de l'eau dans deux seaux. Nous lui demandons notre route. Elle s'offre à nous servir de guide. En chemin elle nous montre une « maison turque » vieille de deux ou trois cents ans, menaçant ruine et ruine prochaine! Le toit s'affaisse, les murs penchent, couverts de brèches. « J'habite là, nous dit-elle simplement. — Seule? — Non, avec mon mari et mes deux enfants. — Peut-on les voir? — Bien sûr, mais Janos, l'ainé est « au lit ». Janos est atteint d'hydropisie. Il a six ans. Il est « au lit » depuis deux ans: couché à même le sol sur un tas de hardes, dans une pièce moisie, privée de fenêtre. La petite fille, assise dans un coin, a de grands yeux fiévreux. Et la mère, pour ce qui la concerne, s'étonne de ressentir des points dans le dos depuis quelques mois et d'être toujours si fatiguée. A vingt-cinq ans ce

n'est pas normal, n'est-ce pas? Oui, oui, certainement, elle ira voir un médecin, bientôt, quand elle aura le temps. Et le père? Le voilà qui arrive justement. Presque un gosse, vingt-six ans à peine. Originaire d'un autre village, il est venu ici, disons par hasard, pour voir si « ici » le travail était moins rare que « là ». Puis il s'est marié avec une fille de l'endroit et n'est plus reparti: « *Pauvre comme Job! Je n'ai même pas un chat, ni un « strema » de terre (un dixième d'hectare), seulement des soucis et des souris dans mon logement.* »

A ses heures manœuvre, ouvrier agricole, il travaille un jour chez celui-ci, un autre chez celui-là. Impossible de payer un loyer, aussi modeste soit-il, alors la commune a logé Pavlos, sa femme et ses enfants dans la maison turque. Certes, elle ne comprend pas que ces deux réduits moisies, la maison turque: elle a encore un étage, mais point d'escalier pour y monter et qui sait si, en marchant là-haut, on ne ferait pas tomber le plafond des réduits? Alors mieux ne pas tenter d'y aller.

« Et si nous te fournissions de quoi construire une maisonnette d'une chambre et cuisine, t'engages-tu, Pavlos à faire toi-même tout le travail, à cimenter les murs, à poser les portes, les fenêtres, à clouer les planchers? »

— Oh! pour sûr qu'il le fera, au besoin il demandera au maçon, au charpentier, à chacun de lui apprendre. A chacun, oui, qu'il soit son ami ou son ennemi!

— Et la maisonnette terminée, t'engages-tu encore à construire à tes frais cette fois-ci, une seconde chambre qu'il ne sera pas difficile d'ajouter à la première?

— Oh! oui, car un bonheur ne vient jamais seul, et Pavlos est certain que désormais il aura du travail tous les jours de l'année. »

Et ainsi finit, ou commence, l'histoire de Pavlos et des siens et de leur maison.

Avant la naissance d'Henry Dunant

LES SERVICES DE SANTÉ AUX ARMÉES

Sous ce titre, la *Revue internationale de la Croix-Rouge* a publié (octobre 1960 à janvier 1961) une importante étude de M. Pierre Boissier qu'il nous paraît intéressant de résumer ici. Très justement, M. Boissier rappelle que l'immense mérite des fondateurs genevois de la Croix-Rouge fut de comprendre que pour venir en aide aux blessés il fallait agir sur un double plan. Sur le plan de l'aide immédiate d'abord, en créant dans chaque pays des « sociétés » de volontaires capables de suppléer à l'insuffisance alors notoire des services de santé officiels — ce fut la naissance des futures Croix-Rouges nationales. Mais, en même temps, obtenir pour ces sociétés comme pour les Services de santé un accord sur le plan international qui rendit leur œuvre possible ce fut l'origine et la raison d'être de la première Convention de Genève de 1864 et de celles qui lui succédèrent.

Mais nul n'irait prétendre ni penser qu'il fallut attendre jusqu'à la « découverte » par Henry Dunant des horreurs du champ de bataille de Solferino ni jusqu'à la naissance du premier « Comité de Genève » pour que l'on prenne soin des blessés militaires. Au

contraire, et dès les temps les plus reculés, les pouvoirs militaires s'en préoccupèrent, y eût-il à cela une raison strictement utilitaire ou celle-ci s'accompagnât-elle d'un souci charitable et humanitaire. L'étude de M. P. Boissier ne prétend pas s'étendre à l'histoire des Services de santé de toutes les armées de l'Europe. Son attention, dit-il, s'est particulièrement fixée sur les services de l'armée française tant parce que c'est avec cette armée que Dunant prit contact que parce que, pendant des siècles, les services sanitaires de l'armée française furent réellement à l'« avant-garde ».

Du Moyen Age à la Renaissance

Si, au Moyen Age, les hôpitaux étaient extrêmement nombreux et accueillaient les plus pauvres gens, il n'en était pas de même aux armées des temps féodaux où les soldats, des mercenaires pour la plupart, trouvaient peu de compassion et se voyaient fermer souvent jusqu'aux couvents. C'est avec la consolidation des pouvoirs de la monarchie et la naissance d'une authentique armée royale qu'« un nouveau sentiment, écrit